

LE MANUSCRIT DECHIRE

par Jean Gallois

Lorsque la grosse cloche du temple résonna d'un timbre sourd aux alentours de trois heures et demie du matin, certains moines se retournèrent sur leur futon sans trop se préoccuper de ce qui pouvait bien se passer, étant donné que ce coup ne fut suivi d'aucun autre. Le maître du temple, un vieux chinois eut juste le temps de se dire que cela semblait anormal avant de se rendormir dans sa petite cellule, si bien qu'en fait rien ne se passa jusqu'à la cloche du réveil qui retentit à cinq heures du matin.

Le petit temple zen Kannon-ji habité par quelques résidents chinois dans une vallée peu fréquentée proche de la Valsainte avait été bâti par des moines zen rescapés qui avaient réussi à fuir la Révolution Culturelle et qui avaient été accueillis en pays de Fribourg selon des accords peu clairs, et restés secrets, entre la Suisse et l'Ambassade chinoise de Berne. Ils y vivaient en autarcie, sans problèmes, mais ce matin-là lorsqu'ils découvrirent leur coreligionnaire chargé de nettoyer la cloche le crâne fracassé, étendu sans vie sur le socle en pierres leur vie tranquille changea pour toujours. Affolés, ils coururent chercher leur maître. Arrivé sur les lieux, il lui fallut admettre que le moine, responsable des archives dont seuls eux deux avaient connaissance avait été bel et bien assassiné. Le bronze de la cloche en portait les marques, quelques cheveux y étant restés collés par son sang séché. Tué d'un coup, un seul coup sur la cloche. Dernièrement ce moine s'était prêté à des études d'ondes cérébrales conduites par un médecin spécialiste du cerveau de l'Université de Genève. Grâce à l'enregistrement de son encéphalogramme durant la méditation, il avait été possible de démontrer une augmentation des ondes tranquilles du cerveau dû à l'état méditatif, ce qui avait amené quelque notoriété à la communauté ce dont le maître se serait bien passé d'ailleurs. Ces études étaient donc la raison pour laquelle ce moine avait été autorisé à quitter le monastère et séjourner à Genève pendant plusieurs jours. Même son maître zen ne savait pas qui il avait rencontré durant son séjour. L'idée lui traversa l'esprit que peut-être ce meurtre était lié à ce déplacement, car rien ne pouvait le justifier venant des activités simples internes au monastère.

Remettant cette énigme à plus tard, les moines le transportèrent à l'intérieur et le posèrent sur la table de leur réfectoire. A ce moment un papier s'échappa de sa grande manche, que seul le patriarche remarqua et qu'il ramassa en douce sans que personne ne le voie tellement ses disciples étaient fascinés par la vision de leur ami mort. Quelle ne fut pas sa surprise lorsque de retour dans sa cellule il reconnut une copie manuscrite faite par le moine d'un document hautement secret que le monastère détenait dans un coffre depuis leur fuite de Chine, et qu'ils ne montraient jamais à personne. Même le fait de le mentionner était proscrit. Au cours des années seul le maître et le moine archiviste se souvenaient de son existence. Leur sécurité en dépendait. Ce document n'était malheureusement qu'un fragment historique d'un ancien écrit déchiré dont l'origine remontait au sixième patriarche chinois, Maître Hui-neng. L'autre partie, plus ou moins publique, était détenue au musée des archives historiques de Kyoto mais personne ne savait vraiment comment ce vieux bout de parchemin avait atterri là. Son origine se perdait dans les temps agités que le Japon avait connus à l'époque des shoguns. Bien que de nombreux historiens se fussent penchés sur ce fragment et aient essayé d'en déchiffrer le sens, cela n'avait jamais été possible car la partie manquante était nécessaire à son

décryptage. C'est cette partie-là que le maître reconnut tout de suite, car elle était la copie exacte du document enfermé dans le coffre du temple. Qu'est-ce qui avait bien pu se passer ? Immédiatement le maître fut saisi d'une angoisse rampante. Si ce moine avait montré ce document à qui que ce soit, si oui alors un danger réel planait dès à présent sur sa communauté. Il fallait donc agir immédiatement mais quoi faire ?

La partie secrète du manuscrit faisait allusion à un texte perdu de Nagarjuna qui relatait l'histoire d'un homme venu du Moyen-Orient en Inde pour suivre les enseignements du bouddhisme mahayana à une époque précédant l'écriture du Sutra du Lotus. Cet homme était reparti dans son pays tout au début de notre ère avec toute la connaissance transmise depuis Bouddha. Le meurtre pouvait-il avoir une relation quelconque avec ce manuscrit, le maître en fut immédiatement persuadé. Mais qui pouvait avoir un intérêt si grand, allant jusqu'au meurtre, soit pour s'appropriier le texte, soit peut-être même pour le détruire, qui sait. Il était impossible que le moine ait été assassiné par un autre moine, car ceux-ci dormaient tous ensemble dans un grand dortoir et nul n'aurait pu se lever sans réveiller qui que ce soit, et d'ailleurs pourquoi l'auraient-ils fait ? C'étaient des gens très simples, la plupart ne connaissant d'ailleurs pas les caractères calligraphiés en écriture de l'herbe qui couvraient le morceau de papier échappé de la manche de l'archiviste. Le chercheur de l'Université de Genève pourrait-il être mêlé à cette histoire, étant le seul être humain vivant à l'extérieur du temple avec lequel le moine devait avoir vraisemblablement parlé. Si tel était le cas, le danger était proche, tout proche.

Le maître était donc seul, entièrement seul, car l'unique fait de se confier à quelqu'un ne ferait qu'accroître le danger, il ne pouvait en aucune façon mettre ses disciples dans la confiance, ils risquaient alors de parler à tort et à travers au village lorsqu'ils descendaient faire quelques emplettes ou solliciter des dons. Et que faire du cadavre, appeler la police ? Il n'en était pas question, le monastère n'étant toléré dans cette région à dominance catholique que dans la mesure où il n'amenait aucune perturbation, alors imaginez ce qui se passerait avec un tel scandale, tous les moines soupçonnés, les enquêtes, les journaux, leur quiétude propice à la méditation silencieuse détruite à jamais. Un meurtre, l'opprobre. Il fallait donc l'enterrer au plus vite, et ceci en contradiction profonde avec tous les principes qui voulaient qu'il soit brûlé, mais cela était impossible car la fumée se remarquerait inévitablement du village. C'était un risque à courir, il fallait que tout le monde se taise. Il fallait aussi qu'il trouve une explication plausible au fait qu'il devrait s'absenter du monastère pour un voyage qui pourrait être long. Il lui fallait absolument découvrir d'où le danger viendrait, qui de l'extérieur avait eu connaissance de la partie manquante du manuscrit, s'il s'avérait que le problème venait de là. Pour la première fois dans toute sa vie monastique le maître eut l'impression que le sol se dérobaient sous ses pieds et qu'une chose inévitable allait se produire.

Parmi toutes ses pensées chaotiques, il finit par se souvenir qu'une ancienne tradition voulait que le corps soit laissé intouché avant d'être brûlé pendant quarante-neuf jours, de façon à ce que toute vie se soit entièrement apaisée dans le corps du moine. Il réunit ses disciples, leur dit d'envelopper leur confrère dans un drap et de le déposer dans la cave en attendant. Très vieux, il leur dit également que pendant ce temps il voulait revoir une dernière fois sa Chine natale avant de mourir et qu'il serait absent, peut-être pendant deux mois. Comme ça, se dit-il, je dispose de quarante-neuf jours pour comprendre et peut-être

pour éloigner le danger. Intuitivement il le sentait présent, planant sur les murs. Il partit donc pour Genève, emmenant avec lui une copie du document de Nagarjuna.

Même court le voyage ne lui fut pas si aisé, car il avait perdu toute habitude de la société et n'avait guère pris le train au cours de son existence. En plus un vieux moine chinois comme lui habillé tout de noir ne passe pas inaperçu, et aussi à vrai dire, il comprit tout bonnement qu'il avait peur, peur de ce qui allait se passer. Avec quelques difficultés il trouva enfin où se trouvait la Faculté de Médecine de l'Université de Genève et demanda à rencontrer le chercheur qui conduisait des études sur les ondes cérébrales, pas facile quand on ne connaît pas le nom de la personne. Il lui fallut toute sa détermination pour trouver son laboratoire.

- Pourrais-je rencontrer le responsable de ce laboratoire, dit-il, tout en se rendant compte que pour ces médecins il représentait déjà une curiosité inhabituelle dans un tel endroit.
- Il vient de partir pour une conférence et des expériences à l'Université La Sapienza à Rome, lui répondit son assistant, et ne reviendra pas avant plusieurs semaines.

Pour la deuxième fois le sol s'évanouit sous les pieds du maître. Trop tard. Son unique possibilité d'essayer de trouver un quelconque fil conducteur à cette horreur lui échappait. Mais il avait encore quarante-huit jours avant que ses disciples s'affolent.

En réfléchissant il se dit qu'en fait la seule chose qui puisse encore avoir un rapport avec le meurtre et le morceau de manuscrit était l'autre partie du manuscrit. Quiconque se serait intéressé à la partie du document détenue par le monastère n'aurait pu le faire que dans la mesure où il connaissait l'autre partie, publique, mais à Kyoto. Qui avait bien pu consulter cette partie-là au musée des archives historiques ? Et ce chercheur qui était parti pour Rome si rapidement, pourquoi Rome, s'il avait eu connaissance de l'existence des deux fragments ? La mort dans l'âme le maître comprit qu'il n'avait qu'un espoir: partir à Kyoto pour essayer de trouver qui avait consulté les archives et spécialement ce document-là. Avec un peu de chance, et vu la fragilité d'un papier si ancien, toute personne l'approchant devrait avoir du déposer son identité. Avec un peu de chance. Je dois y aller, se dit-il. En avion. Pour la première fois. Lui qui avait quitté la Chine en bateau, au milieu d'une période troublée, pleine de dangers et risquant sa vie. Pourtant y aller en avion lui semblait pire. Heureusement encore qu'il disposait d'un passeport des Nations Unies qui lui avait été décerné lors de sa fuite en reconnaissance de l'intérêt historique et culturel qu'il représentait. Dans les conditions actuelles, cela le fit sourire. C'est avec un infini regret qu'il dut dépenser l'argent du temple pour acheter son billet. Mais le temps pressait.

Préoccupé il ne prêta aucune attention à un homme en complet veston qui le regardait souvent à la dérobée et qui prit le même avion que lui pour Tokyo. Avec un passeport suisse, rouge à croix blanche. Et qui s'assit non loin de lui dans l'avion, juste quelques rangs derrière. Quelqu'un qui avait l'air de tout le monde. Mais tout le monde le regardait d'ailleurs. Je me sens comme une bête curieuse dans cette époque, se dit le maître, tout change, peut-être suis-je trop vieux pour tout ça.

Il ne remarqua pas non plus le personnage qui monta après lui dans le shinkanzen qui l'emmena à Kyoto. Il regardait à travers la fenêtre le Fuji-san et pensait à sa Chine, à son pays, aux années où il avait résisté avec plus ou moins de bonheur à Mao, des fois caché dans la montagne. Il connaissait d'ailleurs son précepteur, moine comme lui. Il avait toujours pensé aussi que Mao avait gardé un style dans ses écrits qui lui venait de

son précepteur bouddhiste. Une étincelle peut mettre le feu à toute la plaine, disait Mao ; son précepteur disait : l'esprit qui cherche la voie est comme un ouragan de feu. Pourtant avec la révolution culturelle il avait dû fuir, emmenant ce précieux document qui pouvait révolutionner le monde. Les choses se déroulent ainsi, c'est comme ça se dit-il, que va-t-il se passer, se dit-il aussi, nul ne peut arrêter le courant de la rivière et je n'ai que deux vieilles mains pour protéger mes moines bien-aimés.

Il fut tiré de ses pensées par l'arrivée en gare du train et descendit dans un ryokan dont l'ambiance lui rappela celle de son monastère. L'homme le suivait. Il ne le vit pas. Il pensa : le malheur c'est que comme dépositaire de ce manuscrit, je connais la vérité, mais qui d'autre a pu l'entrevoir ou la connaît, il faut que je le sache ici, à cette bibliothèque. Si la piste s'évanouit je ne sais plus quoi faire. J'irai demain.

A pied il traversa la rivière, et comme moine il eut l'autorisation de consulter l'autre partie du document écrit par Nagarjuna à la bibliothèque. Ah ? se dit-il en signant le registre, quelqu'un venant de Genève l'a demandé juste avant moi, ceci ne peut être une coïncidence, aurais-je vraiment eu raison de venir jusqu'ici, vais-je savoir ? Peut-être vais-je même le rencontrer. Mais malheureusement le nom de cette personne ne lui dit rien. Le calme de la bibliothèque du musée le rassura un peu et il entra dans la partie réservée aux documents anciens. L'air conditionné le fit éternuer, un léger chuintement régnait dans cet endroit qui sentait le bois ciré et la poussière des livres. C'est à ce moment que l'archiviste du musée poussa un hurlement et fit tomber une pile de livres. Un homme européen, en complet veston, gisait dans la travée entre les rangées de la bibliothèque, son sang avait inondé une partie du couloir. Le maître le reconnut, le monsieur qui avait voyagé dans le même avion que lui et dans le shinkansen en plus, si je me souviens bien, se dit-il. Mort, il était mort. Pour la troisième fois le maître sentit que l'espace lui échappait et que l'enfer se rapprochait irrévocablement.

Le bibliothécaire le bouscula en s'enfuyant si bien que le maître put s'approcher du cadavre sans être remarqué. Ce qu'il vit lui vida le cerveau d'un coup, le voile se déchira, il comprit ce qui se passait, il comprit aussi ce qui allait arriver, tout d'un coup toutes ces années à protéger ce bout de parchemin lui semblèrent comme le vent avant la tempête, maintenant ça y était, le déclenchement tant redouté avait eu lieu, plus personne de sa communauté, ni lui, ni ses chers disciples ne pourraient s'en protéger à moins d'un miracle.

L'homme gisait dans son sang mais il avait eu le temps d'écrire avec son doigt des initiales et deux clés se croisant, l'emblème du Vatican. Les initiales M.C. Le maître reconnut tout de suite ces initiales, M.C., comme Maximo Carbonari, l'éminence grise du Vatican, l'âme damnée de la Curie, celui dont le nom n'apparaissait pas dans les listes officielles des prélats entourant le Pape mais dont la puissance cachée et les relations dans la Loge avait fait l'un des hommes les plus puissants de la Chrétienté. Il ne pouvait y avoir d'erreur, les clés de Saint-Pierre et les initiales. L'homme mort devait être le chercheur de l'Université de Genève, les hommes de l'ombre du Vatican étaient arrivés avant qu'il puisse découvrir la vérité. La vérité que le maître connaissait depuis longtemps mais qu'il taisait pour protéger sa communauté. Il comprit tout. Le chercheur, le cardinal, le meurtre, ces gens avaient essayé d'obtenir une copie de la partie secrète du document de Nagarjuna de l'archiviste de son temple. Celui-ci avait dû finalement refuser, bien qu'il en eut fait une copie, rattrapé par sa conscience et ils l'avaient tué, assassiné contre la cloche du temple. Ils avaient aussi tué le chercheur de l'Université de

Genève qui par intérêt personnel n'avait pu s'empêcher d'essayer de découvrir cette vérité, sans savoir qu'elle mettait en péril sa vie et le monde chrétien. Et le cardinal Carbonari avait agi dans l'ombre comme toujours pour empêcher cette divulgation.

Le cardinal Carbonari, la Curie, était sûrement au courant de la totalité contenue dans le manuscrit. Le maître savait que le cardinal ne reculerait devant rien. Il l'avait connu dans le temps à l'occasion de fêtes interreligieuses données au couvent de la Valsainte. Le cardinal présidait aux offices et il avait eu l'occasion de discuter avec lui. C'est là qu'il avait compris que le cardinal était au fait de ce que la partie manquante du document pouvait contenir et il avait avoué que rien ne l'empêcherait de la détruire. Et il essayait maintenant de le faire par tous les moyens. Bien sûr dévoiler au monde chrétien que l'homme qui était venu en Inde et en avait ramené au Proche-Orient l'enseignement du bouddhisme mahayana, en l'adaptant à l'esprit et aux gens de ces lieux et de cette époque, était Jésus, détruisait d'un coup le miracle de la trinité en disant que Jésus n'était qu'un homme. Jamais les puissances profondes de la Curie du Vatican ne laisseraient faire cela.

La mort dans l'âme le maître comprit qu'il ne pourrait rien faire de plus à Kyoto et qu'il fallait qu'il rejoigne de toute urgence son monastère pour avertir ses disciples que le pire pourrait arriver. Il se dépêcha, reprit le shikanzen, trouva in extremis un billet d'avion Tokyo-Genève, sauta dans le train et courut vers son monastère. Au pire il brûlerait le manuscrit et pourrait finalement laisser partir son cher disciple dans le paranirvana, en le brûlant après la cérémonie, un kito, pour le moine mort et pour tous les êtres. Plus il s'approchait de son monastère, plus son espoir grandissait. Il arriva enfin. Tous les moines l'accueillirent heureux de le revoir, ils pratiquèrent ensemble en silence, assis dans la posture de méditation zen une partie de la nuit. Le calme retomba dans la vallée.

Très vite l'inconnu envoyé à Kyoto rentra à Rome et fit son rapport. Le cardinal ne réfléchit pas longtemps, il risquait d'être découvert, la communauté catholique, et plus important même, l'autorité morale du Vatican, risquait d'être déstabilisée ainsi que son pouvoir, il lui fallait agir, dans l'ombre comme toujours, mais c'était son rôle, l'exécuteur des œuvres que personne ne voulait voir.

Le lendemain matin, dans le calme de la vallée de la Valsainte, lorsque la cloche du réveil sortit les moines de leur sommeil, lorsqu'ils se levèrent, plièrent leur futon et revêtirent leurs habits noirs à longues manches, ils avaient oubliés. Le maître se leva, il portait la responsabilité de tous ces moines simples, pouvait-il espérer que la tempête ne se lèverait pas finalement, aussi ne remarqua-t-il pas au sommet du vallon, cachés par les arbres qui avaient encore leurs feuilles en ce début d'automne, des hommes sans visage, avec des cagoules, des silencieux au bout de leurs fusils à lunettes, professionnels, sous contrat. Le contrat était simple, tous.